

Jean Pierre Triboulet

Catamaran

Surpris par le confinement nous sommes isolés, très chers amis, sur chacune des deux coques de ce voilier soi-disant de plaisance. Comme d'habitude, nous menons nos vies parallèles, suivons à peu près le même cap avec, comme espoir, la même issue : le retour à la terre. Nous serrons très vite dans les bras, c'est notre vœu le plus cher. Pour cela il faut absolument que chacun transmette ses vœux à la coque ! La vie confinée n'est pas catastrophique et l'angoisse, commune marée montante, nous serre la gorge. Quelque uns sont au bord de la dépression maritime. Ce qui nous réunit est dérisoire : deux bras qui ne sont pas les nôtres et un filet qui n'est ni de protection, ni de pêche, mais un filet à provision.

Nous nous relayons à la barre, les épouses aussi, pour qu'elles ne soient pas uniquement spectatrices (accent allemand). Il nous faut écarter les mauvaises infos de la météo marine : les Foc news et ne pas répondre aux sirènes des profondeurs. Grimper au mât n'est pas un signe de colère mais un moyen de contempler les possibles sillons de notre vie, d'apercevoir dans notre sillage nos dolphins joyeux s'égayer dans l'écume.

Ce vieil océan de Maldoror nous secoue tout de même sur nos coques ; nos signes de mains « pontificaux » et nos pâles sourires à distance sont insuffisants. Nous devons être ensemble, nous soutenir car la communication en Morse est compliquée et la bête n'est pas causeuse : des traits tirés, un point c'est tout. L'activité physique est limitée : nous marchons sur des œufs sur ces coques fragiles en Kevlar allégé.

Les altérations psychologiques émergent ; certains regrettent de ne pas être voile et à vapeur pour aller plus vite et confondent « étrave » et « déprave ». La dérive hallucinatoire fait prendre, pour certains, les haubans du mat pour les « corsages » du bateau.

Au loin, dans un rayon de lumière safran, la terre apparaît sur les flots : c'est bientôt la quille ! Le catamaran accoste, les deux coques sont par le sable blond. La mer nous a séparés, la terre nous a réunis. Les mouettes rieuses assistent à un Broadway de bulles, de cotillons, de postillons insouciantes et de baisers mouillés.

À la machine...d'après Alain Souchon

Passez les mots à la machine
Ne retenez que l'essentiel
Utilisez le correcteur d'origine
Pour garder les sentiments fusionnels

Pansez les maux à la machine
Pour empêcher, criminelles,
Les douleurs d'origine
De devenir éternelles

Pour retrouver l'amour initial
Gomez les noires déconvenues
Préservez le sentimental
En limant les « i » trop pointus

Sortez les mots de la machine
Que restent les rimes naturelles
Pour aider l'écrivain qui s'échine
À résister à l'i -artificielle
À la Machine

LE BANC

Confinés, plus de boulot, plus de quoi payer le loyer puis finalement déconfinés et jetés à la rue : ça a été vite hein Marie ! verte de gris du banc, elle balance le reste du croûton aux pigeons déplumés par endroits.

Insensée « *Donne-moi ça, Marie, sans tes lunettes tu n'y arriveras pas* » ; Jean épluche consciencieusement une crevette rose tombée depuis un bon moment de l'étalage, en plein soleil d'hiver, du poissonnier d'en face.

Faut dire qu'avec ses moufles ce n'est pas facile pour Marie tatouille ; Jean, lui, il a des mitaines. Satisfaite, elle reprend son quignon de pain rassis.

Les gens se retournent sur ce couple assis sur le banc du petit square, couple insolite indifférent au regard dégoûté des gens qui ne sont pas tentés de mettre une piécette sous l'écriteau : « nous avons faim, aidez-nous ».

Jean tient à son bonnet noir de travers, parsemé de paille du dernier endroit où ils ont dormi.

La vieille veste à carreaux, anciennement bleu marine, constitue sa réserve de papiers en tous genres. Son pantalon vert sans poches plonge dans ses chaussures éculées.

« *Ne te gratte pas* » quelle lui dit !! « *Ben ; ça fait un bail qu'on ne s'est pas lavé* » qu'il lui répond.

Elle, Marie au port de reine, remonte ses chaussettes tirebouchonnées d'une main, sans lâcher le flacon de rosé de l'autre.

Le chapeau de Marie tatouille !! : de la plume d'oie sur son chapeau de simili feutre il ne reste que quelques ramures. Son » boa « fatigué et poisseux joue encore son rôle chaleureux autour du cou. Assise d'une fesse sur la planche sensible au froid grâce au jus du litron et à ses 6 couches de laine rapiécées, elle sourit à l'air frais sans objet, sans raison. Elle donne de temps en temps des coups de bottines boueuses aux rats agaçants qui tentent de grappiller ses débris de fromage. Un passant s'étonne et s'interroge en les croisant : » il travaillait à

l'hôpital avant ; non ? » Insouciants, serrés l'un contre l'autre, ils se laissent peu à peu recouvrir par les flocons de neige qui se déposent légèrement et silencieusement sur la plume de Marie et la moustache de Jean. La neige forme, petit à petit, un matelas immaculé sur leur banc de pouilleux heureux....

LA COMPLAINTE DU CONFINÉ I

Il compte les heures plombées d'un temps qui s'effrite et se fricadelle. Il tente d'oublier la frayeur des minutes qui se traînent.

Il ne sait pas comment apaiser l'orageuse angoisse qui le laisse, hagard, au bord d'un gouffre d'épouvantes.

Il parcourt l'horizon d'un ennui panoramique et se retrouve gisant sur une plage de solitude. L'instant d'après il a l'impression de flotter comme une méduse dans un océan vide, loin de la marée humaine d'antan. La rouille de l'inquiétude le ronge sournoisement.

Aux confins d'un cul de sac intérieur, ses jours sont vides, et son regard se fige comme celui des fous qui se tiennent la tête à deux mains et se balancent d'avant en arrière.

Il refuse d'entrer dans le tunnel des insomnies sans fin avec ses chimères et ses pinçons d'effroi. Son dernier cauchemar l'entraîne dans un « *Essai de mesure d'une tristesse insondable* » : il jette le plomb, il se penche sur le trou pour voir, la corde est trop courte, il plonge entraîné par le filin.

C'est ce qu'il voulait au fond ?

LA COMPLAINTE DU CONFINÉ II

Les sueurs de la nuit réactivent la rouille de l'inquiétude qui le ronge de nouveau. Il entend le temps ruminer, il tourne et procrastine. Il décide d'écrire, pâle et dérisoire palliatif au mal qui l'enserme, qui l'étouffe. En apnée dans la gangue de la tribu, c'est un héros du confinement ; il mijote dans la décoction familiale qui infuse. Il hésite à user du « non-langage » comme d'une armure dans une ambiance où les solitudes s'additionnent

Soulagé, certes du fardeau de la séduction, il consent à l'indifférence, guette la léthargie, la sclérose du cœur et « confesse » sa somnolence sous les draps. Il commence à prendre racine, c'est cela, dans le terreau des jours ordinaires. L'habitude s'insinue insidieuse et l'hyène de la facilité s'infiltré partout. Il refuse l'indulgence et le repli dans sa mémoire d'émotions émoussées qui amidonnent sa pensée.

Il attend un évènement qui fulgure, et claironne dans sa nostalgie. Il attend de sortir du champ des silences comme un rescapé, hébété, il vacille, ébloui par l'évidence des vérités, bousculé par sa collision avec le réel. Ah ce jour « 11 », mais ... c'est quoi ces nuages de nouveau...

J'AI CHANGÉ

Qui va me reconnaître quand je serai déconfiné ? J'ai changé physiquement, j'ai grossi, j'ai beaucoup cuisiné, j'ai uniquement trottiné dans mon appartement. Je suis très pâle et plus ridé, le front en permanence écrasé contre les vitres, en simple contemplation urbaine. Je ne me reconnais pas : je parle avec mes voisins, j'applaudis tous les soirs avec ces sales cons sur mon balcon, en tapant sur des casseroles, qu'hier encore je leur aurai claquées sur la figure. Je félicite la santé et ses acteurs que je huai il y a peu : urgences nulles,

trou de la sécu, erreurs médicales, labo qui s'empiffrent, Levothyrox et cures thermales à vomir.

Je fais de la musique pour les autres gratuitement sur les réseaux, je raconte des histoires aux petits, j'alimente de mots distribués aléatoirement aux vieux des EHPAD sur le site » *Une lettre, un sourire* ». Bobo sans télé avant, je télébosse, je télé consulte, je télénétflix. J'ai changé, c'est fou : je tonds mon carré d'herbe, alors que, hier, le jardin, la nature, rien à cirer. Je vais à la ferme ! Je donne même du pain aux oiseaux, authentique !

Le confinement est pourtant délicat à gérer : tabagisme passif, alcoolisme actif. Quoi violences conjugales ? non, par simple incompatibilité télé culturelle, j'ai du déconfiner ma confinée ; je sais, malgré le changement, je reste un con fini. Tout de même, je communique maintenant, « j'empathise », je salue les poubelleurs, je reparle à mes gosses !

J'ai changé je vous dis !

Qui sait combien va durer cette métamorphose et quelle sera son évolution : transformation en nymphe de papillon humain ou retour à l'horrible bête des cavernes urbaines ? Quand, l'égoïste, le râleur, l'antitout, l'éternel insatisfait, va -t-il ressurgir ? Combien de temps va prendre le retour au mépris des soi-disant petits boulots d'avant et salvateurs d'aujourd'hui, selon une courbe asymptotique comparable à celle de virus causal ?



Kupka. Grand Palais. ©jeanmarieandre.com